

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 25

Artikel: La jambe !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COQUINS D'ENFANTS !

Le fait est authentique ; il s'est passé à la cure d'un de nos grands villages du vignoble.

Le pasteur avait reçu la visite d'un de ses collègues. Ce dernier ressent soudain le besoin d'un moment d'isolement, d'ailleurs très naturel.

Alors la fillette du maître de maison s'en va derrière la porte du petit local et crie :

— Tu sais, m'sieu, papa défend qu'on prenne plus de deux papiers !

Un petit garçon joue auprès de sa grand-mère. Dans le sac de la bonne vieille, il trouve un miroir qu'il cache derrière son dos.

— Dis, grand' maman, êche-que tu veux voir un chinge ?

— Mais oui, mon chéri, si tu veux me le montrer.

Alors le moutard présente le miroir à sa grand-mère et dit :

— 'Garde, voilà le chinge !

— Petit polisson, qui donc t'a appris cela ?

— Chest papa, che matin, dans mon lit !

C. P.

Double bénédiction. — Autrefois, mon cher voisin, votre femme chantait et jouait du piano très souvent ; nous ne l'entendons plus. Comment cela se fait-il ?

— C'est qu'elle n'en a plus le temps. Nous avons deux enfants, maintenant...

— Ah ! ah ! je comprends. Après tout, on a raison de dire que les enfants sont une bénédiction.

LA CHANSON DES FOINS

Vous désirez aussi la *Chanson des foins*, de Pierre Dupont, dont nous avons parlé samedi dernier à propos de la *Tsanson ddi fenèsons*, de C.-C. Dénérezé ? C'est bien simple. La voici :

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

L'étoile du berger dispute
Un coin du ciel au matin blanc ;
Le faucheur a quitté sa hutte,
Il arrive au pré d'un pas lent.
Il monte sa faux amincée
Par les coups du marteau carré,
Il l'aiguise, afin qu'elle scie
Ras terre les herbes du pré.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

L'herbe au soleil levant moutonne
Peinte de toutes les couleurs ;
Dans les fleurs l'insecte bourdonne :
De la rosée il boit les pleurs.
Les épis sèment la poussière
Dans le feu de la floraison ;
On sent une odeur printanière
Monter des foins à l'horizon.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

La faux s'en va de droite à gauche
Avec un rythme cadencé ;
L'herbe, à mesure qu'on la fauche,
Tombe et s'aligne en rang pressé.
De mulots, une bande folle
Est interrompue en ses jeux ;
Oiseaux, abeilles, tout s'envole ;
La couleuvre est coupée en deux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Courbé, le faucheur se démène,
Inondé de larges sueurs ;
Sur ses pas, la mort se promène,
Elle tranche le fil des fleurs.
De temps en temps il fait sa pause
Pour mouiller son gosier en feu ;
A midi, son front lourd se pose
Sur l'herbe sèche ; il dort un peu.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Pendant ce chaud sommeil, il rêve

D'éclatante prospérité :

Deux fois les arbres ont la sève,

Deux fois les brebis ont porté.

Le fenil, le grenier, la grange,

Par les récoltes sont rompus.

On chante, on danse, on boit, on mange,

Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Réveille-toi de ce beau songe ;

Travaille encore jusqu'au soir :

Seulement, que vers toi s'allonge

Le rayon lointain de l'espoir.

L'herbe est coupée, et les faneuses

Viennent avec leurs longs râtaeux,

En chantant des chansons joyeuses...

Faucheur, laisse dormir la faux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,

Prends ton marteau, ta pierre noire,

Faucheur ! car c'est en juin

Que l'on fauche le foin.

PIERRE DUPONT.

La jambe ! — M. Corbet, de Sundorne-Castle, près Shrewsbury, paria son magnifique château contre une somme insignifiante, qu'il avait la plus belle jambe du comté, et il gagna. On peut voir dans le château de Sundorne un tableau représentant le mesurage des jambes.

LA MONTÉE A L'ALPAGE

La première semaine de juin ramène la traditionnelle montée à l'alpage, écrivait-on jadis à l'un de nos confrères d'Yverdon. C'est pendant toute la matinée et souvent bien avant le lever du soleil, un carillon assourdissant comme on a rarement l'occasion d'en entendre. Ces nombreux troupeaux, tous plus beaux les uns que les autres, arrivent en bonne partie du Gros-de-Vaud. Ils s'en vont dans les beaux pâturages, pleins de soleil et de lumière. Mais auparavant, ils défilent avec lenteur dans les rues, car c'est la dernière étape.

En tête, marche un jeune homme ; puis viennent, sur trois et quatre rangs, les belles vaches primées ; elles avancent avec lenteur, agitant en cadence leur sonnaille de bronze ou leur grelot de cuivre. Au milieu du troupeau, voici la plus belle. Elle porte sur le front la chaise à traire, toute garnie de roses en papier.

Mais le défilé est interminable ; elles arrivent sans cesse et les bons villageois, qui ne peuvent se communiquer leurs impressions à cause du bruit, se bornent à en faire le dénombrement du seuil de leur porte. Trois fruitiers en blouse bleue ferment la marche et, peu après, voici le char à échelles qui contient tous les ustensiles du chalet, chaudière, casseroles, baquets, chaises à traire, etc. Les clochettes de rechange pendent tout autour et, à l'arrière, on a suspendu le gros grelot de cuivre, aux dimensions phénoménales. Quelle vache géante ne faudrait-il pas pour le porter ?

Une seule ombre à ce tableau vraiment suisse : pourquoi les fruitiers ne sont-ils pas en costumes d'armailles ?

Au bon temps jadis. — Il y a longtemps de cela. C'était au temps où les peintres de portrait et autres dessinaient et peignaient encore des femmes et des hommes qui n'avaient pas l'air de monstres apocalyptiques.

L'enseigne d'un peintre très modeste — on le verra — portait ces mots :

Ressemblance garantie : 100 francs.

Demi-ressemblance : 50 francs.

Air de famille : 5 francs.

LE FAIT NOUVEAU

Il se nommait Bibermann. C'était un brave douanier de la Suisse allemande. Peut-être parce qu'il manquait d'ambition, peut-être parce qu'il n'avait pas su faire valoir ses mérites, probablement parce que tel était l'arrêt du Destin, il se retrouvait après des années et des années de service, dans la même situation qu'à son entrée au corps. Ici-bas, où tout est mouvement, où il faut reculer sous peine d'avancer et vice-versa, il avait accompli ce miracle de rester immobile. Les directeurs avaient succédé aux directeurs, les chefs de service aux chefs de service, les promotions aux promotions, Bibermann, lui, était demeuré figé au pied du mât de Cocagne, contemplant, sans envie et sans haine, ceux qui s'efforçaient d'en atteindre le sommet.

Il serait certes contraire à la vérité de prétendre que Bibermann ne s'était jamais demandé pourquoi, alors que ses camarades montaient en grade, lui-même ne bénéficiait pas aussi de la manne qui, de temps à autre, tombait du firmament gouvernemental. Mais son âme candide n'avait point cherché à approfondir le mystère. Il était de ceux qui savent se contenter de leur sort et considèrent la paix de la conscience comme le plus précieux des biens terrestres.

L'eau continuant à couler sous les ponts, les cheveux de Bibermann avaient fini par blanchir. Néanmoins, comme il connaissait son règlement dans les coins, qu'il ne lui était jamais arrivé de confondre une momie d'Égypte avec un envoi de lard d'Amérique, on l'avait maintenu dans ses fonctions. Et même, prenant en considération son âge, ses états de service, l'Administration, généreusement, l'avait canonné dans un petit poste insignifiant des bords du Rhin. Bibermann vivait là tranquille, occupant ses loisirs à bavarder avec les bateliers, à savourer à larges rasades la bière fraîche, à morigéner les moutards et à taquiner les jolies filles. Parfois aussi, quand le temps était beau, Bibermann bouclait son ceinturon et, clopin-clopant, partait en reconnaissance sur la rive ensoleillée, à la recherche de problématiques contrebandiers. Et, tout le long du trajet, la *Grüsse* sympathiques, les *Wie geht es Ihn* cordiaux de pleuvoir. A quatre lieues à la ronde le « papa » Bibermann ne comptait que des amis. Sa silhouette pacifique faisait partie du paysage.

Et Dieu sait pourtant que le vieux douanier n'apportait guère de souplesse dans l'exercice de ses fonctions. Il était rigide comme le Règlement, inflexible comme le Tarif. Inutile de chercher à ruser avec lui. Ses petits yeux fureteurs avaient tôt fait d'analyser une physionomie et de démasquer le fraudeur. Jadis, en tant que contrebandier et Bibermann, c'avait été une lutte épique, sans pitié, sans merci. Aujourd'hui encore, le bonhomme aux jambes vacillantes se redressait comme à l'époque lointaine de sa jeunesse lorsqu'il lui arrivait de raconter un de ses exploits d'antan.

Oui, la Frontière avait été bien gardée. Seule, pour les autres, Bibermann ne l'était pas moins pour lui-même. On raconte dans les corps de garde qu'un jour, s'étant rendu à Constance, il avait rapporté de là-bas des gâteaux pour les gamins du village. A son retour en Suisse, au passage à la douane, Bibermann avait exigé qu'on ouvrît son paquet. Et comme le fonctionnaire de service s'étonnait de cette insistance, le vieux garde déclara d'un ton solennel qu'il préférerait abandonner sa pâtisserie plutôt que de ne pas acquitter les deux ou trois sous de droits d'entrée. Il fallut s'incliner devant sa volonté.

Bibermann, l'intraitable et bon Bibermann, ne se doutait guère à ce moment-là que le jour viendrait où, à son nez et à sa barbe, des étrangers franchiraient la Frontière sans passer à